

HOMÉLIE 4

«Vous aussi, quand vous étiez morts par vos prévarications et vos péchés, dans lesquels vous marchiez un jour selon les mœurs de ce siècle, selon le prince des puissances de l'air, cet esprit qui maintenant encore agit sur les enfants de l'incrédulité; et nous tous avons vécu dans les mêmes désordres, obéissant aux désirs de la chair, subissant le joug de nos pensées, et par nature enfants de colère aussi bien que les autres.»

1. Il est une mort qui tombe sur le corps, il en est une qui tombe sur l'âme; subir celle-là, ce n'est pas une faute ni même un danger, puisqu'elle tient à la nature, et nullement à notre volonté. Elle a son origine dans la révolte de notre premier père, et puis elle est passée dans les lois de la nature; et d'ailleurs elle aura bientôt cessé. La mort qui tombe sur l'âme étant le fait de la volonté, constitue un crime et n'a plus de fin. Voyez aussi de quelle manière Paul, après avoir déjà montré combien c'est une grande chose, beaucoup plus grande même que de ressusciter les morts, de rappeler à la vie l'âme que la mort a frappée, revient encore là-dessus en ces termes : «Et vous, quand vous étiez morts par vos prévarications et vos péchés, dans lesquels vous marchiez un jour selon les mœurs de ce siècle, selon le prince des puissances de l'air, cet esprit qui maintenant encore agit sur les enfants de l'incrédulité.» Quelle mansuétude chez l'Apôtre, comme il console son auditeur en toute circonstance, et craint de le surcharger ! Il venait de dire qu'ils s'étaient portés aux dernières limites de l'iniquité, en leur déclarant qu'ils étaient morts; craignant de les accabler par de telles paroles, vu que les hommes demeurent confondus quand on met en évidence leurs anciens méfaits, alors même qu'ils en ont reçu le pardon et qu'il n'existe là pour eux aucun danger, il leur assigne dans le mal un auxiliaire, un auxiliaire puissant, afin que toute la responsabilité ne pèse pas sur leur tête. Cet auxiliaire quel est-il ? Le diable. Il agit de même dans son Épître aux Corinthiens; car, après avoir dit : «Ne vous y trompez pas, ni les fornicateurs, ni les idolâtres,» en complétant cette énumération et la concluant ainsi : «... ne posséderont le royaume de Dieu,» il ajoute : «Et voilà ce que vous avez été.» (I Cor 6,9) Cette expression n'est pas absolue dans le texte; on pourrait la rendre par celle qui suit : Vous avez été quelque chose de semblable. Ici les hérétiques nous attaquent d'une rude façon, prétendant que ce passage regarde Dieu, donnant un libre cours à leur langue impudente, faisant rapporter à Dieu ce qui n'est dit que du diable. Comment leur fermerons-nous la bouche ? Par leurs propres affirmations.

Si Dieu est juste, comme vous l'enseigniez, il ne peut pas avoir agi de la sorte; ce serait là le comble de l'injustice et de la perversité, bien loin d'être un acte de justice. Or, jamais on ne pourra le dire de Dieu. – Mais pourquoi l'Apôtre attribue-t-il au diable l'empire de ce monde ? nous objecterez-vous. – C'est que la nature humaine presque tout entière s'est donnée à lui, que tous le servent de leur propre mouvement et par choix. Le Christ a beau promettre des biens innombrables, nul n'y fait attention : son ennemi ne promet rien de tel, il nous pousse même à la géhenne, et tous de subir sa loi. Son empire s'exerce sur le siècle présent, il a plus de sujets que Dieu, les hommes lui obéissent de préférence, à part quelques-uns, tant est grande notre lâcheté. «Selon le principe des puissances de l'air.» Paul déclare de nouveau que cet esprit habite sous le ciel, que les esprits de l'air sont des puissances incorporelles mises en action par lui. Que son empire appartienne au siècle, qu'il doive disparaître avec le siècle présent, c'est l'Apôtre lui-même qui nous l'enseigne vers la fin de sa lettre : «Nous n'avons pas à soutenir la lutte contre la chair et le sang, mais bien contre les principautés et les puissances, contre les esprits qui gouvernent ce siècle de ténèbres.» (Ep 6,12) Comme en l'entendant qualifier de maître du monde, vous eussiez pu croire que lui-même était créé, Paul ajoute qu'il s'agit des ténèbres de ce siècle. Ailleurs aussi, ce monde corrompu, il l'appelle siècle pervers, ce qui ne s'applique pas à la création. Pour moi, je supposerais que, s'il avait eu primitivement son empire sous le ciel, il n'aurait pas été dépouillé de cet empire, même après la transgression.

«Qui maintenant encore opère dans les enfants de l'incrédulité.» Vous voyez qu'il ne procède pas d'une manière violente et tyrannique, qu'il a recours à la persuasion. L'incrédulité dont il est ici question revêt les formes d'une séduction habile et déguisée qui s'exerce sur tous les hommes. La pensée qu'ils ont un auxiliaire dans le mal n'est pas le seul motif de consolation que l'Apôtre leur présente; il se range de plus avec eux : «Dans lesquels nous tous avons autrefois vécu.» Tous; et dès lors on ne peut pas dire qu'un seul soit exempté. «Dans

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

les désirs de la chair, obéissant aux impulsions de nos pensées; et nous étions par nature des enfants de colère comme tous les autres, des hommes qui ne goûtent rien de spirituel. Pour que vous n'alliez pas croire qu'il le dit pour faire retomber la faute sur la chair, et que vous n'estimiez pas le péché peu considérable, remarquez la précaution qu'il prend : «Obéissant à la volonté de la chair et de nos pensées,» aux entraînements de la mollesse. Nous avons irrité Dieu, nous avons provoqué son courroux. C'est comme s'il disait : Nous étions la colère même, et pas autre chose. Comme l'enfant d'un homme est homme par nature, nous étions de la même façon des enfants de colère, aussi bien que tous les autres; nul n'en était affranchi, nous faisons tous ce qui devait provoquer la vengeance de Dieu. «Mais Dieu, qui est riche en miséricorde.» Non pas simplement miséricordieux, mais riche en miséricorde. C'est ainsi que nous lisons ailleurs : «Dans l'abondance de votre miséricorde;» (Ps 68,17) ailleurs encore : «Ayez pitié de moi selon la grandeur de votre miséricorde.» (Ibid., 50,1 «A cause de son infinie charité, de l'amour qu'il a eu pour nous.» L'Apôtre nous fait voir pourquoi Dieu nous a aimés. Les choses énumérées plus haut ne sont certes pas dignes d'amour, et méritent plutôt vengeance et châtement. Voilà donc ce qui manifeste la grandeur de la miséricorde. «Alors que nous étions morts par nos péchés, il nous a ressuscités dans le Christ.» Le Christ nous apparaît de nouveau comme médiateur, et le doute à cet égard n'est pas possible. Si les prémices vivent, nous devons vivre aussi : si Dieu l'a ressuscité, il faut qu'il nous ressuscite.

2. Voyez-vous comme tout est dit dans le sens de l'incarnation ? Voyez-vous comme la grandeur ineffable de sa puissance éclate en nous qui sommes fidèles ? Nous étions morts, enfants de colère; il nous a rendus à la vie. C'est l'espoir renfermé dans la vocation. «Il nous a ressuscités avec lui, il nous a fait asseoir sur son trône.» Voilà maintenant la gloire de son héritage. – Assurément, me répondrez-vous, «il nous a ressuscités avec le Christ,» l c'est manifeste; mais comment établir cette vérité : «Il nous a fait asseoir au plus haut des cieux dans le Christ Jésus ?» – Comme la première affirmation; car personne encore n'a été ressuscité, à moins que nous ne regardions comme nous étant propre la résurrection de celui qui est notre tête; c'est ainsi que jadis la femme de Jacob adorait, quand lui-même adora Joseph. Voilà de quelle façon Dieu nous a fait asseoir, le corps participant à l'honneur de la tête. Et de là ce dernier mot : «Dans le Christ Jésus.» – Et si ce n'est pas l'interprétation véritable, s'il nous a ressuscités avec lui par le baptême, comment alors nous a-t-il fait asseoir ? – «Si nous avons part à ses souffrances, est-il dit, nous aurons part à sa royauté.» (II Tim 2,12) Si nous mourons avec lui, avec lui nous vivrons. Il est vrai cependant que nous avons besoin de l'Esprit et de la révélation pour entrer dans les profondeurs de ces mystères. Puis, de peur que vous ne soyez ébranlé dans la foi, voici ce qu'il ajoute : «Pour montrer dans les siècles à venir les merveilleuses richesses de sa grâce, de son amour envers nous dans le Christ Jésus.» – C'est donc du Christ qu'a voulu parler l'Apôtre, et cela ne nous touche nullement; que nous importe, en effet, que le Christ soit ressuscité ? – Il nous fait voir aussi que cela nous regarde, puisque le Sauveur ne fait qu'un avec nous; et de plus il a dit expressément par rapport à nous : «Quand nous étions morts par nos péchés» il nous a ressuscités et fait asseoir dans la gloire.»

Par conséquent, comme je viens de le dire, ne perdez pas la foi, ayant devant vous la démonstration déjà faite, la certitude que le Christ est devenu notre chef et que Dieu veut manifester sa bonté. Or, comment la manifesterait-il si les choses n'étaient pas telles ? Il doit encore la manifester dans les siècles futurs. Alors on verra la grandeur de ces biens, et le doute ne sera plus possible. Aujourd'hui ce que nous disons paraît aux incrédules un vain jeu; ce sera pour tous une vraie science. Voulez-vous apprendre comment il nous a fait asseoir, écoutez le Christ disant à ses disciples : «Vous siégerez sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël;» (Mt 19,28) puis encore : «Quant à siéger soit à ma droite soit à ma gauche, ce n'est pas à moi de vous le donner; cette place n'appartient qu'à ceux à qui mon Père l'a préparée.» (Ibid., 20,23) C'est donc une chose disposée d'avance. Remarquez cette belle expression : «Son amour envers nous dans le Christ Jésus.» Etre assis à sa droite, c'est un honneur qui dépasse tout honneur, après lequel il n'en est pas d'autre. Il a donc déclaré que nous siégerions nous aussi. Oui vraiment, suréminentes sont les richesses, suréminente est la grandeur de sa puissance, puisqu'il vous fait asseoir avec le Christ. Eussiez-vous mille âmes, ne devriez tous pas les perdre pour lui ? Faudrait-il entrer dans les flammes, pourriez-vous hésiter un instant ? Lui-même nous a dit encore : «Où je suis, je veux que mes ministres soient.» (Jn 12,26) Faudrait-il chaque jour être mis en pièces, que pour lui nous devrions le souffrir avec bonheur. Voyez où il s'est assis : «Au-dessus de toute principauté et de toute puissance.» – Avec qui pensez-vous être assis vous-même ? – Avec lui. – Qui êtes-vous donc ? – Un mort, un enfant de colère par nature. – Et quel bien avez-vous fait ? – Aucun. – N'est-ce

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

pas le cas de s'écrier : «Ô profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu !» (Rom 11,33)

«Vous avez été sauvés par la grâce.» De peur que l'immensité des dons ne vous exalte, l'Apôtre prend soin de vous humilier : «Vous avez été sauvés par la grâce et par la foi.» Il ajoute ce que nous devons faire nous-mêmes, pour ne pas tomber dans un excès opposé en nuisant au libre arbitre. Il finit cependant par effacer l'homme : «Et cela, non de nous-mêmes.» Il n'est pas jusqu'à la foi, nous dit-il, qui ne soit un don; car, si le Christ ne fût pas venu, s'il ne nous eût pas appelés» comment eussions-nous pu croire ? «Comment croiront-ils, avait-il dit plus haut, s'ils n'ont pas entendu ?» (Rom 10,14) La foi ne vient donc pas de nous. «Elle est un don de Dieu, et non le fruit des œuvres.» La foi n'aurait pas suffi pour le salut; mais, pour ne pas nous sauver sans mérite et sans effort de notre part, Dieu, dit l'Apôtre, l'exige de nous. Il a bien dit aussi que la foi nous sauve, en ajoutant cependant que c'est par Dieu; c'est parce que Dieu l'a voulu que la foi nous sauve. Et d'ailleurs, comment la foi nous sauverait-elle, répondez-moi, sans les œuvres ? Elle-même est un don de Dieu, «pour que personne n'ait le droit de se glorifier,» et pour que la grâce excite notre reconnaissance. – Pourquoi donc, m'objecterez-vous, Paul lui-même ne veut-il pas que nous soyons justifiés par les œuvres ? – Là n'est pas sa pensée. Si personne n'est justifié par les œuvres, c'est afin que la grâce de Dieu et son amour pour les hommes soient manifestés. Dieu ne repousse pas ceux qui sont pourvus de bonnes œuvres; mais il sauve aussi par sa grâce ceux que les œuvres avaient trahis, pour que nul n'ait à se glorifier désormais.

3. De peur ensuite que vous n'entriez dans l'inaction, en entendant que tout dépend de la foi, non des œuvres, écoutez ce qui suit : «Nous sommes nous-mêmes une œuvre divine, créés dans le Christ Jésus pour accomplir de bonnes œuvres, telles que Dieu les a prédisposées, afin que nous marchions dans cette voie.» Remarquez ces paroles, on y découvre la régénération. Il existe en réalité une création nouvelle : nous sommes passés du néant à l'existence. Quant à ce que nous étions, nous sommes morts, le vieil homme a disparu; et nous voici devenus ce que nous n'étions pas. C'est donc une nouvelle création, et de beaucoup supérieure à la première : celle-ci nous avait donné la vie, celle-là nous donne une vie pure et sainte. «Pour accomplir de bonnes œuvres, telles que Dieu les a disposées, afin que nous marchions dans cette voie.» Il ne s'agit pas de commencer, il faut marcher avec persévérance; nous avons besoin d'une vertu qui ne se démente pas, qui se soutienne jusqu'à notre dernier instant. En effet, s'il n'était question que de s'engager dans la voie qui mène à la cité royale, sauf à nous asseoir lâchement vers la fin, après que nous en aurions parcouru la majeure partie, il ne nous servirait de rien d'avoir marché dans la carrière. L'espérance renfermée dans la vocation ne nous servirait pas davantage, quand même elle nous aurait été donnée, si nous ne répondions pas, en marchant avec énergie, à l'ordre de celui qui nous appelle. Appelés donc que nous sommes à faire le bien, persévérons dans ce noble travail sans en rien omettre.

Ce n'est pas à l'accomplissement d'une œuvre seule que nous sommes appelés, nous avons à les accomplir toutes. De même que nous avons reçu les cinq sens pour en user convenablement en toute circonstance, de même nous avons à notre disposition toutes les vertus. Si nous avons la tempérance en partage, mais aucune pitié pour le prochain; si nous sommes compatissants, mais avares; si nous respectons le bien d'autrui, mais sans rien donner du nôtre, tout est inutile. Ce n'est pas assez d'une vertu pour que nous nous présentions avec confiance devant le tribunal du Christ; il nous faut une vertu multiple, embrassant tous les devoirs, totale et complète. Ecoutez plutôt le Christ disant à ses disciples : «Allez, instruisez toutes les nations, leur apprenant à garder fidèlement tout ce que je vous ai prescrit.» (M 28,19) Il avait déjà dit : «Si quelqu'un vient à transgresser le moindre de ces plus petits préceptes, il sera lui-même appelé le plus petit dans le royaume des cieux.» (Ibid., 5,19) Il parle ici de la résurrection, déclarant qu'un tel homme n'entre pas dans le royaume; car il a coutume de désigner par ce dernier mot le temps même de la résurrection. «S'il transgresse un seul précepte, il sera lui-même appelé le plus petit.» Tous nous sont donc nécessaires. Vous le voyez, il n'est pas possible d'entrer dans les cieux sans l'aumône; que cette seule vertu manque, et nous serons précipités dans le feu. «Allez, maudits, dans le feu éternel, préparé pour le diable et ses anges.» (Mt 25,41) Pourquoi donc, pour quelle faute ? «Parce que j'ai eu faim, et que vous ne m'avez pas donné à manger; parce que j'ai eu soif, et que vous ne m'avez pas donné à boire.» (Ibid., 12) C'est pour cela seul qu'ils sont condamnés, ils ne sont pas accusés d'autre chose. Les vierges folles également furent pour cela seul rejetées de la chambre nuptiale; quoiqu'elles eussent la chasteté, comme elles n'avaient pas l'appui de l'aumône, elles ne furent pas admises par l'époux. «Ayez la paix avec les hommes,

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

dit encore Paul, gardez la pureté, sans laquelle personne ne verra le Seigneur.» (Heb 12,14) Concluez de là que, s'il n'est pas permis de voir Dieu sans la chasteté, la chasteté toute seule ne donne pas droit à le voir, et que souvent cette vision est empêchée par d'autres obstacles.

Supposez de plus que nous ayons rempli tous nos devoirs personnels, mais sans être d'aucune utilité pour nos frères; ceci suffira pour nous faire exclure du royaume. Comment le savons-nous ? Par la parabole des serviteurs à qui les talents avaient été confiés. Nous y voyons l'intégrité la plus complète, rien ne manquait; et cependant celui-là fut rejeté qui n'avait pas fait valoir le talent reçu; et rien n'était plus juste. Une parole injurieuse peut également conduire un homme à la géhenne : «Celui qui dit à son frère : Insensé, mérite le feu de l'enfer.» (Mt 5,22) On aurait bien fait toute chose, qu'il suffirait donc d'injurier son prochain, pour ne pas entrer dans le royaume. Et que personne n'aille accuser Dieu de cruauté s'il en exclut ceux qui sont tombés de cette manière. Ici-bas, quand un homme a commis quelque délit, il est éloigné de la présence du roi; n'aurait-il transgressé qu'un seul précepte, l'accusateur l'aurait-il même calomnié, il est dépouillé de ses fonctions; s'il a commis un adultère, dès qu'il est surpris, on le déclare indigne; tout le bien qu'il a pu faire ne le sauvera pas de la mort; si c'est un meurtre qu'il a commis, du moment où la preuve est faite, e'en est encore assez pour qu'il périsse. Les lois humaines étant exécutées avec cette rigueur, combien plus ne doivent pas l'être celles de Dieu ? – Dieu est bon, me direz-vous. – Jusques à quand répéterons-nous d'aussi vaines paroles ? En les qualifiant avec cette sévérité, je n'entends pas nier la bonté de Dieu, je flétris l'opinion qui s'obstine à prétendre que cette bonté nous soit utile en ce point, après que nous avons si souvent établi le contraire. Ecoutez comment s'expriment les Livres saints : «Gardez-vous de dire : Sa miséricorde est infinie, il pardonnera la multitude de mes péchés.» (Ec 5,6) Ce qui nous est défendu, ce n'est pas de proclamer la grandeur des divines miséricordes; loin de nous cette pensée : ce n'est pas là ce que l'Écriture veut nous persuader, elle veut plutôt que nous le redisions sans cesse, et Paul met tout en œuvre pour l'obtenir. La défense porte sur ce qui vient ensuite. N'admirez pas la bonté de Dieu pour vous rassurer dans le désordre et vous complaire dans ce propos : «Sa miséricorde passera sur la multitude de mes péchés.»

4. Nous n'avons pas tant disserté sur la bonté divine pour nous autoriser à tout faire dans un sentiment de confiance exagérée; car la bonté tournerait alors à notre perte. Ne désespérons pas dans l'état de péché; mais aussi faisons pénitence. C'est à la pénitence que doit vous conduire la bonté de Dieu, et non à l'accroissement de vos iniquités. Si vous devenez plus coupable à cause de cette bonté, vous la calomniez devant les hommes; car j'en vois beaucoup qui s'élèvent contre la patience de Dieu. Vous serez donc frappé par sa justice si vous ne mettez pas à profit son amour. Oui, le Seigneur est bon pour les hommes; mais il est en même temps un juge équitable. Il pardonne les péchés; mais il rend à chacun selon ses œuvres. S'il oublie nos péchés, s'il efface nos fautes, il sait aussi nous en demander un compte rigoureux. – Ces choses ne sont-elles pas contradictoires ? – Aucune contradiction, pourvu que nous observions la différence des temps : maintenant les péchés sont effacés par le baptême et la pénitence; à défaut d'expiation, ils seront examinés plus tard par le feu et punis par les supplices. – Si, n'ayant que bien peu péché, me direz-vous, je dois être exclu du royaume et dépouillé de mes droits pour une seule faute, comment ne me livrerais-je pas à tous les maux ? – Voilà le langage d'un serviteur ingrat, et nous voulons cependant y répondre. C'est dans votre propre intérêt que vous ne devez pas vous enfoncer dans le désordre. Sans doute tous les pécheurs seront également exclus du royaume; mais tous ne subiront pas les mêmes peines dans l'enfer, il y en a de plus ou moins sévères. Que deux hommes aient méprisé l'amour divin, quoique l'un ait commis beaucoup plus de péchés que l'autre, ni l'un ni l'autre n'entreront au ciel; la différence toutefois qui existe dans leurs sentiments et leur conduite, existera plus tard dans les tourments de la géhenne.

Pourquoi Dieu menace-t-il d'envoyer au feu ceux qui n'auront pas donné l'aumône, et non point simplement au feu, mais encore à ce feu préparé pour le diable et ses anges ? quelle en est la cause et l'explication ? – Rien ne blesse Dieu et n'excite sa colère comme les injures faites aux amis. En effet, s'il nous est ordonné d'aimer nos ennemis mêmes, en nous déclarant contre nos amis, en tombant dès lors au-dessous des infidèles, quel châtement ne méritons-nous pas ? Aussi la grandeur du péché fait-elle qu'on est justement condamné à partager le sort du diable. Malheur à celui qui n'exerce pas l'aumône ! Si cette vérité se trouvait consignée dans l'ancien Testament, beaucoup mieux est-elle proclamée par le nouveau. Alors qu'il était permis de s'attacher aux possessions terrestres et de s'en préoccuper, si le soin de venir au secours des pauvres était si grand, combien plus ne doit-il pas l'être quand il nous est ordonné de nous dépouiller de tout ? Que ne faisaient pas les anciens ? Ils donnaient dîmes sur dîmes;

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

les orphelins, les veuves, les prosélytes étaient tous secourus. Quelqu'un me disait un jour sur le ton de l'admiration : Un tel donne la dîme de ses biens. Quelle honte et quelle dégradation qu'une chose simple et naturelle chez les Juifs excite désormais l'admiration parmi les chrétiens ! Si c'était alors un danger de ne point donner les dîmes, comprenez ce que c'est maintenant. L'ivresse à son tour n'hériterait pas du royaume. Mais quel est le langage de la foule ? Si j'ai des compagnons d'infortune, ce n'est pas une petite consolation. Que répondre ? Assurément notre supplice et celui des autres ne sera pas le même; cette consolation d'ailleurs est illusoire. Le partage des maux peut présenter une consolation quand ces maux ne dépassent pas une certaine mesure; cette mesure une fois dépassée, dès que nous sommes hors de nous-mêmes, la consolation n'est plus possible désormais. Dites au malheureux qu'on a précipité dans les flammes par suite d'une condamnation, que tel autre subit le même sort; quelle consolation pourrait-il en éprouver ? Est-ce que tous les Israélites ne périrent pas ensemble ? en furent-ils bien consolés ? ne fut-ce pas plutôt une augmentation de souffrance ? Aussi s'écriaient-ils : Nous avons péri, la mort nous absorbe. Quelle consolation y voyez-vous ?

C'est en vain que nous nous berçons d'une telle espérance. Il n'est qu'une consolation, c'est qu'on ne puisse pas subir les atteintes de ce feu. Pour celui qui tombe dans la fournaise, plus de consolation à espérer : là le grincement des dents, le pleur inextinguible, le ver qui ne meurt pas, le feu qui ne s'éteindra jamais. Avez-vous bien quelque consolation, dites-moi, lorsque vous serez dans la tribulation et l'angoisse ? car vous ne vous séparerez pas de vous-même. Je vous le demande donc et je vous en supplie, ne cherchons pas à nous tromper, ne nous consolons pas avec de semblables paroles j faisons plutôt ce qui doit nous sauver. Un trône à côté de celui du Christ vous est offert, et vous vous livrez là-dessus à des questions indiscrètes ? N'eussions-nous pas d'autres péchés, quel châtement ne mériterions-nous pas pour avoir tenu ce langage, pour être resté dans cette misérable apathie, dans cette lâcheté dégradante, quand nous pouvions accueillir un pareil honneur ? Quelle douleur ne sera pas la vôtre en entendant appeler à la gloire du royaume éternel ceux qui pratiquèrent la vertu sur la terre ? en voyant des hommes obscurs et sans naissance recevoir les insignes de la royauté et s'asseoir sur le trône, en récompense de quelques légers labeurs ? Est-ce que cela ne sera pas plus accablant pour vous qu'un châtement quelconque ? Si, dans le temps présent, la vue du bonheur des autres, alors que vous-même n'avez rien à souffrir, vous paraît la plus intolérable des tortures, si cela suffit à vous rendre malheureux, à vous arracher des soupirs et des larmes, à vous faire désirer la mort, que n'éprouverez-vous pas à cette heure suprême ? N'existerait-il pas d'enfer, la pensée toute seule du royaume serait capable d'infliger la mort. Qu'il doive en être ainsi, l'expérience de nos propres émotions suffit pour nous l'apprendre.

Ne nous laissons donc pas endormir par de vaines paroles; soyons attentifs, occupons-nous de notre salut, ayons à cœur la pratique du bien, excitons-nous aux bonnes œuvres, afin que nous soyons jugés dignes d'obtenir la gloire céleste, dans le Christ Jésus notre Seigneur à qui gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.